

SYD BARRETT LE ROCK
ET AUTRES TRUCS

Photo de couverture: « Syd Barrett, Londres, avril 1967 ».

© Association Alain Dister, www.alaindister.com.

© Le mot et le reste, 2017.

JEAN-MICHEL ESPITALIER

SYD BARRETT LE ROCK
ET AUTRES TRUCS

LE MOT ET LE RESTE
2017

Pour Florent Nicolas et Laurent Prexl,
qui m'ont fait repiquer au truc...

« Est-ce une aspiration insatisfaite qui rend un homme fou? »
Ludwig Wittgenstein

« *And what exactly is a dream
And what exactly is a joke?* »
Syd Barrett

ON

Comme d'une part les Anglais ne souhaitaient pas entrer dans la combine, et qu'ils étaient protégés depuis très longtemps du continent par une poignée de kilomètres de mer sur laquelle plein de gens n'avaient jamais voulu se mouiller, et comme, d'autre part, les Allemands qui souhaitaient les faire entrer quand même dans la combine s'étaient bricolé pour l'occasion des avions archiperformants et même des fusées superméchantes qui passèrent par-dessus la poignée de kilomètres de mer avec leurs millions de quintaux de bombes qu'ils sont allés expédier directement sur pas mal de villes anglaises qui ripostèrent avec la DCA, dans le ciel anglais ce fut pendant quelque temps des feux d'artifice mégaquadrachromiques alors qu'en bas, à l'arrivée des millions de quintaux de bombes allemandes, des superméchantes fusées et parfois des avions archiperformants qui s'étaient pris un obus anglais dans le ventre, on n'était pas à la fête et les villes anglaises qui ont été très durement touchées ont été reconstruites vite vite en 1945 parce que les paquets de ruines, ça va un moment, et on a reconstruit pas mal de quartiers en style 45, c'est-à-dire pas très drôle, assez géométrique, très standardisé, et surtout les banlieues parce que, depuis toujours, et pas seulement en

Angleterre, c'est en banlieue qu'il y a les industries et que dans les guerres ce sont les industries qu'il faut paralyser même si, stratégiquement, un peu de bombardements de terreur sur les populations civiles ne peut pas faire de mal. Et donc, il y a tout lieu de penser que la banlieue sud de Cambridge fut durement touchée dans les années quarante parce que tous les bâtiments sont construits à la mode de l'après-guerre c'est-à-dire pas très drôle, assez géométrique, très standardisée. Tout ça pour dire que le lieu où je vais vous emmener n'est pas très folichon.

I know where Syd Barrett lives

« Au matin j'avais le regard si perdu et la
contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés
ne m'ont peut-être pas vu. »

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

« Quand je suis seul, je ne suis pas là. »

Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*

Ce lieu pas très folichon, c'est Cherry Hinton Road, dans la banlieue sud de Cambridge. Une large avenue sans charme, bordée de pavillons standard et de commerces de proximité. Trafic ininterrompu de voitures et camions venus d'ailleurs fuyant là-bas en file indienne. Pas d'âme, un ballet bruyant-mou de vies c'est-pas-une-vie. Sur les contre-allées, on peut croiser au choix, et même sans vraiment choisir, quelques retraités retour des commissions, de jeunes mères en jogging accrochées à la poussette sous laquelle s'empilent des paquets

de couches, deux pour le prix d'un, de temps en temps un cadre-succursale, des cyclistes tous modèles. Et comme c'est le matin, et que nous sommes en Angleterre, on imagine que tout ce beau monde a le ventre plein de bacon-eggs-marmelade-scones-beans-sausage flottant dans un demi-litre d'Earl Grey. Pluie verglaçante, *suburban sky*. En gros, pas superdrôle.

C'est pourtant là, sur Cherry Hinton Road, que j'avais décidé de passer la matinée du 30 novembre 2004. On comprend tout de suite que ça n'était pas, *a priori*, la meilleure idée du siècle. *A priori* seulement. Tôt le matin, j'avais quitté le centre historique de Cambridge, à rebours de toute logique touristique, et le taxi dans lequel j'avais pris place avait montré un certain étonnement quand je lui avais demandé de me conduire dans ces faubourgs sans intérêt, en ne lui indiquant aucune adresse précise. Il m'avait déposé un peu au hasard, là où ça l'arrangeait, à l'angle de la tout aussi morne Hills Road (qui a sa place dans cette histoire, j'y reviendrai), non sans me regarder de travers. Que venait donc faire ici, et à une heure pareille, un touriste français ? À vrai dire je ne le savais pas vraiment moi-même. Ou plutôt je ne le savais que trop. Je m'étais fixé rendez-vous avec Syd Barrett. Syd Barrett le grand électrificateur du Swinging London. L'inventeur de l'usine Pink Floyd.

En réalité, ce n'était pas tout à fait Syd que je venais voir, mais Roger. Roger Keith. Roger Keith Barrett. Syd avait été son pseudonyme d'artiste. À la fin des années soixante-dix, quand Nicky Horne, l'animateur d'une grande radio, s'était présenté chez lui pour tenter de l'interviewer, Barrett avait eu cette unique réponse : « Syd ne peut pas parler. » Ce qui était la stricte vérité. Pour le coup, une vraie lucidité. Syd ne pouvait pas parler parce que Syd avait disparu, au tout début des *seventies*, *pacmanisé* par Roger Keith Barrett, le Roger Keith de l'état civil. Comme il s'était désintégré la

tête, il lui avait fallu réintégrer son nom. Retour maison. Syd ne pouvait plus parler.

Je savais où vivait Barrett. J'avais réussi, non sans de longues tractations, à arracher l'adresse à son biographe, Tim Willis, dont je venais de traduire le livre en français avec Marina Dick. Nous étions lui et moi en contact depuis plusieurs mois, pour les besoins de la traduction, et partagions, par e-mails, de temps en temps, notre même passion pour le rock'n'roll en général et Syd Barrett en particulier. Il était fasciné, comme je l'étais moi-même, par ce parcours fulgurant, explosé en plein vol et qui se dissolvait depuis plus de trente ans dans un anonymat propice à tous les fantasmes. Une sorte de Rimbaud au pays de la pop. Ou de Nietzsche. Enfin, un peu des deux. Mais lorsque je lui avais fait part d'un prochain voyage à Cambridge, où j'étais invité pour faire une lecture, et lui avais demandé où habitait Syd, il s'était subitement braqué. Redoutant que je ne veuille faire un petit scoop en ajoutant à l'édition française de son livre l'adresse de Barrett, Saint Graal pour des milliers de fans (le groupe The Television Personalities avait signé au début des années quatre-vingt un tube qui s'intitulait justement : « I Know Where Syd Barrett Lives » ; c'est dire ce que cette adresse avait de mythique, de magnétique), quand je lui avais demandé donc où habitait Syd, il avait été catégorique. Ce serait *non*. Inutile d'insister. Il m'avait fallu plusieurs jours d'intenses négociations, produire certificats d'idolâtrie en même temps que gages de bonne conduite pour le convaincre et le rassurer sur mes intentions. Je voulais juste aller devant chez lui, regarder, être là. C'était tout. Rien d'extraordinaire, en somme, ce qui, précisément pour cette raison, risquait fort de le devenir. Fasciné qu'il était comme je l'étais moi-même, il pouvait comprendre. Il comprenait. Il avait compris. Il me donna l'adresse, non sans d'ultimes précautions :

[...] *So the street is called St. Margaret's Square, 6. I'm trusting that you won't pass it on (and hoping that French privacy laws forbid it being published anyway!)*¹ [...]

Cette phrase me donna le vertige. Une formule magique. Désormais j'étais dans le secret. Willis m'avait donné la clef d'un antimonde.

Retour sur Cherry Hinton Road. Pluie verglaçante, *suburban sky*, perception légèrement altérée par une méchante gueule de bois. La totale. J'étais transi, mal à l'aise, trempé comme une soupe dans ma vieille veste militaire étriquée-cintrée à boutons dorés, façon Sergent Pepper. Collé aux *sixties* – que j'étais pourtant trop jeune pour avoir connues. Une vraie maladie.

Je remontais lentement l'avenue en direction de St. Margaret's Square, la boule au ventre et terriblement excité. Je découvrais les petites boutiques dans lesquelles, peut-être, Barrett avait l'habitude de faire ses courses, un bureau de tabac qui était peut-être celui où il s'achetait ses cigarettes, un marchand de journaux qui était peut-être le sien, bref, beaucoup de peut-être, et ça, déjà, c'était un indice. J'essayais de reconnaître les lieux où il avait été pris, surpris, en photo, ces dernières années, dans des situations d'une affligeante banalité, et pour cette raison même d'autant plus vertigineuses étant donné le mythe qu'avait engendré cet effacement. Tout paraissait si normal, si radicalement normal dans cette banlieue terne où vivait Syd Barrett.

J'atteignis enfin l'angle de St. Margaret, une petite allée en cul-de-sac, et je m'arrêtais. J'avais atteint le seuil d'une

1. Qu'on se rassure, je ne trahis pas un secret. Syd Barrett est mort le 7 juillet 2006 et son adresse a depuis été largement diffusée. Sa maison a été vendue. Un reportage télé a même montré l'intérieur du pavillon après la mort de Syd. L'histoire est terminée.

zone grise, une sorte de non-lieu emmailloté dans un silence lynchien. Désormais, je pouvais le rencontrer, là, sur le trottoir, rencontrer Syd Barrett, là, sur le trottoir, tomber nez à nez avec Syd Barrett, croiser Syd Barrett, là, sur le trottoir, et cette éventualité me glaçait le sang. Je m'étais mis dans une situation qui rendait physiquement possible une rencontre avec Syd Barrett, là, sur le trottoir, sur le point de nouer l'espace-temps et de produire un cataclysme spatio-temporel dans ma petite tête. Plus fort qu' $E=mc^2$. Beaucoup plus dense qu'un trou noir. J'étais comme qui dirait coincé. J'empruntais pourtant le cul-de-sac (qui, comme chacun sait, est une *impasse*), une succession de pavillons uniformes, silencieux, bordés de jardinets d'agrément, pelouses strictes strictement pelouses et barrières repeintes. Et j'arrivais devant le 6. Le 6, St. Margaret's Square, Cambridge, Grande-Bretagne. Devant la maison où vivait Syd Barrett, je veux dire Roger Keith Barrett. L'endroit était très calme, plein d'un grand vide, il n'y avait pas un chat, quasiment pas de voitures en stationnement, juste le chuintement languissant de la pluie qui appuyait sur le silence. Une absence en surimpression, surprésente, superprésente. Et le froid. Quelque chose s'était retiré d'ici, et ce retrait était partout palpable. Comme un ruban de temps resté collé à la bobine. J'avais quitté le monde. À cet instant précis où je découvrais « *where Syd Barrett lives* », je sentais monter en moi une froide panique. L'éventualité de le rater laissait présager une immense déception. La possibilité de le voir me terrorisait. Un vrai malaise. Sans compter que je détestais le rôle auquel je m'étais pourtant préparé. Jouer les fans! Et à mon âge! Je me sentais ridicule, une partie de moi-même me jugeait sans indulgence, je m'en voulais d'endosser l'habit de fan moyen, même si le mot ici convient mal, de réintégrer une place de choix dans la cohorte des milliers d'idolâtres qui